

Tes seins

Léon Gandillot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tes seins

J’aime tes seins frais, aux pointes épanouies.
J’aime tes seins cabrés, aux magiques frissons.
J’aime tes seins polis, durs comme des glaçons.
J’aime tes seins purs, pleins de lueurs inouïes.
Je butinerai sur ta gorge, au tourbillon
Des désirs, les senteurs sitôt évanouïes.
Ton sein est la fleur, ma lèvre est le papillon,
J’aime tes seins frais, aux pointes épanouïes.
Je veux, comme un marin que cinglent les moussons,
Voguer dans la tempête où mon âme divague.
Ma lèvre est la nacelle, et ton sein est la vague,
J’aime tes seins cabrés, aux magiques frissons.
Je veux, incendié du délirant manège,
Baigner dans tes fraîcheurs mes ardentes cuissons,
Ma lèvre est le tison, et ton sein est la neige,
J’aime tes seins polis, durs comme des glaçons.
Et mes baisers, pâmés d’extases éblouïes,
Planeront, alanguis, sur ton buste divin,
Ma lèvre est l’épervier, ton sein le ciel sans fin ;
J’aime tes seins purs, pleins de lueurs inouïes.

Femme !

Au cœur de l'homme, la nature
Mit une noble avidité.
Tous, sans trêve, elle nous torture
Du problème de la beauté,
Et le charme infus te sature
De la parfaite volupté,
Toi, femme, heureuse créature,
En ta suprême faculté !
Lorsque pour répondre à l'envie
D'exhaler du beau, notre vie
Se consume en cruels efforts,
Tu répands l'exquise harmonie
D'un geste, et la grâce infinie
Du seul spectacle de ton corps !

Imprécations

Prends garde ! Mon amour, femme, devient la haine,
J'ai conçu dans l'âme un désir immodéré.
Ô torture ! et d'amers dégoûts j'ai l'âme pleine.
Prends garde ! Quelque nuit sombre je te tuerai.
J'aime ton sein de nacre et ton ventre d'agate,
J'aime tes cheveux d'or, ton œil de diamant,
J'aime tes fins contours et ta peau délicate,
Toute la nudité de ton corps embaumant.
Et ta prunelle à mes regards fous s'est éteinte,
Ta gorge s'est fripée à mon baiser ardent,

Ta chair entière s'est flétrie en mon étreinte,
Femme, splendide fruit qui pourrit sous ma dent.
Un seul de tes regards fait naître des souffrances,
Que toutes tes douceurs ne sauraient apaiser,
Mon être a tressailli d'exquises espérances,
Étreinte misérable ! ô décevant baiser !
Femme, parfum menteur, éblouissant fantôme,
Te tenir en ses bras palpitante, vainqueur,
Fouillant éperdûment jusqu'en ton moindre atome.
Ta chair avec sa chair, ton cœur avec son cœur ;
Dans la rage de la possession suprême,
Presser, pétrir, broyer ton être, enfin jaillir,
S'exprimant d'un effort sublime de soi-même.
Et se donner ! ô rage immense, défaillir,
Tomber anéanti des ruines de son rêve,
Meurtri, brisé, damné, tandis que le désir,
Implacable phénix, de ses cendres sans trêve
Renaissant, vous revient en ses serres saisir !
Oui, Tantale altéré de vouloirs brûlants, l'onde
Rafraîchissante fuit mes lèvres ! Oh jamais !
Hélas donc, ne pourrai-je assouvir ce qui gronde,
En moi ! Dois-je pleurer et souffrir désormais !
Mon Dieu, prenez pitié de ma longue détresse !
Oh ! laissez-moi croire à ces mornes visions !
Oh ! donnez-moi l'amour ! oh ! donnez-moi l'ivresse !
Ô mon Dieu, donnez-moi quelques illusions !
Ainsi, j'irai de la prière à la menace,
De l'écœurement à la rage des baisers.
Me débattant pris dans l'inextricable nasse
Des vivaces désirs et des songes brisés.

Je reviendrai toujours vers toi, femme maudite,
À tes genoux vainqueurs je me prosternerai,

Et je t'implorerai de ma plainte redite
Cent fois, cent fois encore, et je t'adorerai.
Et pourtant je te hais, je te hais tout entière,
Je hais ta beauté fourbe et hais ton cœur navrant.
Je hais ton rêve ainsi que je hais ta matière.
Je te hais et j'irai toujours en t'abhorrant.
Sois sans crainte ! Car c'est de l'amour que ma haine.
J'ai conçu dans l'âme un dégoût immodéré.
Ô rage, et de vouloirs cuisants j'ai l'âme pleine.
Sois sans crainte ! Une nuit sombre je me tuerai.

Ia

Entends-tu la note,
Qui flotte,
Qui trotte ?
Entends-tu ? le bruit
Poursuit,
S'enfuit.
Et la peau résonne.
Le cuivre frissonne.
Entends-tu, sans frein.
Gronder le refrain,
Bondir la cadence ?
C'est le tambourin
D'airain,

C’est le tambourin
Qui danse.

Là-bas, sur les tentes aux cols pointus,
Aux trous béants noirs, le soleil éclate.
Il ruisselle à travers la glèbe plate,
Il glisse sur les chevaux abattus,
Et, s’élançant au haut des mâts tortus,
Allume les bannières d’écarlate.
Et tout est mort sous ce grand flamboiement
Au camp muet.
Dans la tente du maître
Dort Ia, la vierge à l’œil de diamant,
La vierge en qui dans son ravissement
La chair éclot, la splendeur vient de naître.
Elle est couchée en ses cheveux ardents.
Son corsage est rouge, sa jupe est verte,
Et son écharpe est d’or. On voit ses dents
Étinceler sous sa lèvre entr’ouverte.
Ses bras sont nus et ses seins jaillissants,
Durs et polis, et sa jambe vermeille.

Àson côté son tambourin sommeille,
Le tambourin aux magiques accents.

Entends-tu la note
Qui flotte ?

L’enfant amour, sous la tente est entré,
L’enfant amour de Bohême, farouche.
Il a saisi le tambourin doré.
Il a frappé la fille sur la bouche.

Et la bouche a rougi comme un tison.
Il a frappé le sein qui se dérobe,
Et comme un daim blessé dans le gazon
Bondit. Enfin, il soulève la robe ;
Il a frappé le ventre triomphant.
Soudain, la vierge enflammée, éperdue,
S'est élancée ; elle arrache à l'enfant
Le tambourin doré. La peau tendue
Mugit, et Ia, de son bras frémissant,
Brandit aux cieux l'airain retentissant.

Entends-tu la note
Qui flotte ?
Qui trotte ?
Entends-tu ? le bruit
Poursuit,
S'enfuit.
Et la peau résonne,
Le cuivre frissonne,
Entends-tu, sans frein,
Gronder le refrain,
Bondir la cadence ?
C'est le tambourin
D'airain,
C'est le tambourin
Qui danse.

Sur le coursier noir, aux sabots ailés,
S'est élancée Ia, la vierge embrasée.
Il a henni vers la brume rosée
De l'Occident, trois fois ; puis dans les blés

Incendiés, sous les bois emperlés
De soleil, il est parti, plus rapide
Que l'aquilon. Là bas, dans le vallon,
Dort le camp. Ia, sur le sombre étalon,
Est étendue en sa blancheur limpide.
Ses cheveux sans fin flottent, son talon
Presse le flanc de ténèbres, l'espace
Siffle en fuyant son formidable train.
Après le mont, le val, la plaine passe.
Toujours plus fort chante le tambourin.
Par les sentiers, bordés de citronnelle,
Page, beau page, à quoi vas-tu rêvant ?

Vois-tu l'amour qui se balance au vent ?
Page, veux-tu ma flambante prunelle,
Pour y noyer tes regards alanguis !
Page, veux-tu ma chevelure blonde,
Pour t'y cacher dans les parfums exquis !
Veux-tu mon sein ! Veux-tu ma hanche ronde ?
Veux-tu ma chair entière à dévorer !
Veux-tu tout mon amour pour t'enivrer !
Et la rage au cœur du page s'allume,
Il arrache, et jette au loin son manteau
D'azur et sa toque à la blanche plume,
Et sur l'étalon s'élance aussitôt.

Le coursier farouche,
Du feu qui le touche
Sent son flanc brûlé.
Et sous les chairs nues,
À travers les nues,

Bondit affolé.
N'entends-tu pas la course folle
Qui vole ?
Au loin les baisers insensés
Lancés ?
Le tonnerre éveillé frissonne
Et sonne.
L'ouragan mugit.
Perçant la tourmente,
Le cri de l'amante
Sauvage, écumante,
Dans les airs rugit.
Entends-tu la note
Qui flotte.
Qui trotte ?
Entends-tu ? le bruit
Poursuit,
S'enfuit.
Et la peau résonne,
Le cuivre frissonne.
Entends-tu, sans frein,
Gronder le refrain,
Bondir la cadence ?
C'est le tambourin
D'airain,
C'est le tambourin
Qui danse.

Et sur ces chairs qui rayonnent, tremblant,
L'enfant, le beau page, a collé sa lèvre.

Et les cheveux d'or l'enserrent de fièvre ;
Les seins cabrés lui transpercent le flanc.

La dent lui mord et l'ongle lui sillonne
Son corps qui saigne ; et le ventre bouillonne,
Dans l'infernal torrent de volupté.
Encore page, encore une caresse
Opiniâtre à ta folle maîtresse !
Encore à son avide nudité
Le fou baiser et la broyante ivresse !

Les corps enlacés
Se frappent.
Les baisers pressés
S'échappent.
Entends-tu les dents
Qui claquent,
Les soupirs stridents ;
Les membres ardents
Qui craquent ?

Par les chemins verts ils s'en sont allés.
Ils ont franchi les prés bariolés,
Ils ont fui sous la ramure argentine,
Le front cinglé de branches de lilas,
Écrasant les blancs halliers d'églantine,
Effarouchant l'oiselet qui butine.
Dans la lumière, ils vont baignés d'éclats.
Enveloppés des aromes des herbes.
L'enfant toujours presse les chairs superbes.
Ils vont par des palais de diamants,
Par des châteaux remplis de flamboîments,

Où les rayons des gemmes étincellent,
Et les trésors en cascades ruissellent.
Toujours plus fort dans ses bras véhéments
Le page étreint ces chairs qui le harcèlent.
Ils ont franchi l'infini, traversé
L'espace immense et les mondes sans bornes.
Plus haut, plus loin encor, s'est élancé
Le noir coursier dans les nuages mornes,
Au fond des cieux sanglants. L'enfant brisé
Vient d'exhaler en un baiser suprême
Son âme ; il meurt, le beau page rosé.
Elle a vaincu, la fille de Bohême.
Elle a touché de sa lèvre l'enfant,
Et lui a bu tout son sang goutte à goutte.
Elle a roidi sur lui son étouffant
Embrassement ; dans l'extase qu'il goûte,
Elle a tué son amant délicat.
Sur le cheval, debout, Ia s'est dressée,
Foulant de son pied la lèvre glacée
De l'ennemi vaincu qu'elle attaqua.
Et triomphante, en délire, éperdue,

Les cheveux qui grésillent sur sa chair
En feu, les seins qui se cabrent en l'air,
Les reins vibrants et l'échine tordue,
Blanche d'écume, elle darde sur les
Étoiles ses yeux, et sa main tendue
Frappe toujours contre ses flancs gonflés
Le tambourin aux grelots affolés.

Entends-tu la note
Qui flotte.
Qui trotte ?
Entends-tu ? le bruit
Poursuit,
S'enfuit.
Et la peau résonne,
Le cuivre frissonne.
Entends-tu, sans frein,
Gronder le refrain.
Bondir la cadence ?
C'est le tambourin
D'airain,
C'est le tambourin
Qui danse.

Va-t'en, Ia, sur ton cheval indompté,
Par les cieux et les soleils emporté,
À travers les sphères resplendissantes.
Va-t'en toujours, fille au corps enflammé,
Et fais sonner dans l'éther parfumé
Ton tambourin sur tes chairs frémissantes.
Fille des djinns et des péris, va-t'en !
Dans ta furie échevelée et nue.
Lance-toi vers la comète inconnue,
Où quelque amant formidable t'attend.
Dans l'éther bleu ton corps astral sinue,
Ton pied lascif éperonne les flancs
De l'étalon. Venez, lutins brûlants,
Démons de braise, accourez, vous qu'attelle

À sa fuite Ia, venez, damnés galants
Vous enivrer de volupté mortelle !

Écoute : aux enfers
La danse
Balance,
S'élance,
Immense.
Entends dans les airs
La ronde
Immonde,
Qui gronde.
L'aquilon cinglant

L'enserre,
La foudre en hurlant
L'éclaire.

Plus vite encor ! À l'enfant du soleil,
Il faut les longs baisers de la tourmente.
Il faut à Ia, l'insatiable amante,
L'enlacement de l'infini vermeil.
Vite ! plus vite ! étalon non pareil !...
Elle a passé, fulgurante, écumante.

Et son corps se tord,
Sous le vent qui mord
Sa poitrine nue.
Et son œil puissant,
D'un éclair de sang,
Déchire la nue.
Et toujours plus fort,

La vierge sauvage
Hurle dans sa rage
La chanson de mort.

Et toujours plus fort, son bras fend l'orage
Brandissant dans ses cheveux glorieux
Le tambourin vibrant, victorieux.

Entends-tu la note
Qui flotte,
Qui trotte ?
Entends-tu ? le bruit
Poursuit,
S'enfuit,
Et la peau résonne,
Le cuivre frissonne.
Entends-tu, sans frein,
Gronder le refrain,
Bondir la cadence ?
C'est le tambourin
D'airain,
C'est le tambourin
Qui danse.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Tes_seins. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.